

Requiem pour une image

Under The Skin of War de Chantal Ringuet, BuschekBooks, 90 p.

Emmanuel Kattan

Numéro 250, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kattan, E. (2014). Compte rendu de [Requiem pour une image / *Under The Skin of War* de Chantal Ringuet, BuschekBooks, 90 p.] *Spirale*, (250), 57–57.

Requiem pour une image

PAR EMMANUEL KATTAN

UNDER THE SKIN OF WAR
de Chantal Ringuet
BuschekBooks, 90 p.

Don McCullin, grand photographe de la guerre du Vietnam, de la guerre du Biafra et des « Troubles » en Irlande du Nord, refusait l'étiquette de « photographe de guerre ». Il se voulait plutôt, selon son ami Harold Evans, ancien rédacteur du *Times*, un « *photographe humaniste* ». Cette humanité, cet insaisissable sentiment d'empathie pour les démunis et les déshérités, se trouve au cœur de la démarche de Chantal Ringuet, dont le dernier recueil de poèmes, *Under the Skin of War*, est inspiré par les photographies de Don McCullin.

L'ouvrage s'organise autour d'une succession de dialogues, reflétant le souci de l'autre dont la vie du photographe britannique a été pénétrée. Dialogue, tout d'abord, avec McCullin lui-même : « *Dans ton regard froissé, j'aperçois le ciel incolore que désertent les âmes.* » Par ses images lucides et généreuses, Chantal Ringuet interpelle le photographe, le prend à partie, lui offre le réconfort du regard que lui-même présentait à ses sujets. Ainsi invoqué, McCullin nous devient proche, il n'est plus simplement un photojournaliste, mais un homme qui a vu l'horreur et ne s'en est pas détourné : « *Dans ta main se dresse / le parchemin annonçant / la mauvaise nouvelle : / la fin des temps / charrie l'éternel retour / du deuil et de la perte.* »

On trouve aussi dans *Under the Skin of War* une rencontre des langues, puisque s'y succèdent textes en français et textes en anglais. Auteure d'un premier recueil de poèmes, *Le sang des ruines*, qui lui a valu le prix Jacques-Poirier en 2009, Chantal Ringuet nous entraîne ici dans une alternance savamment mesurée, un

va-et-vient de voix s'éclairant progressivement l'une l'autre. Dans cet espace de paroles, les photographies se répondent, se correspondent et s'amplifient pour donner au silence qu'elles provoquent la force d'une sentence et l'urgence de l'action. Les visages et les témoins trouvent alors leur chemin vers nous, libérés du langage, façonnés par des sonorités et des rythmes multiples, restitués à leur richesse humaine dans ce croisement de cultures.

LE SILENCE DU TÉMOIN

Le recueil, enfin, dans une langue à la fois dénudée et vibrante, établit un dialogue entre le lecteur et le monde du photographe. Si les œuvres de McCullin ne sont pas reproduites dans l'ouvrage, elles ne sont que mieux imaginées, puisqu'elles sont recrées pour nous par la vision de Ringuet. Le lecteur, pour voir, doit s'en remettre aux images que dessine la langue. Nous sommes un peu comme ces aveugles à qui on décrit, peu à peu, un paysage : la parole nous guide d'autant mieux qu'elle se libère de tout ce qui l'encombre. Un seul détail – un regard échangé entre les barbelés – suffit pour inventer l'horizon tout entier.

Les mots finement ciselés de l'auteure ne sont pas le substitut de l'image, mais son écho, la lueur qu'elle a laissée et à partir de laquelle nous devons reconstituer l'ensemble. La richesse et la détresse des photographies ne naissent pas d'une accumulation de détails, mais de la lenteur solennelle de quelques paroles, toutes simples, qui nous transportent dans cet ailleurs, dont nous nous faisons, nous aussi, les témoins. Et de témoins,

nous devenons le regard lui-même. Le lecteur, répondant au silence, devient le double de l'image, la doublure de cette image absente, qu'il représente, qu'il incarne, et de laquelle, comme un otage consentant, il tient lieu.

Car, par sa parole, Ringuet, tout comme McCullin lui-même, interroge, défend et met en cause le rôle du témoin. Face au visage, infiniment vulnérable, de l'enfant qui va mourir, que peut faire le photographe ? Témoigner est son devoir, bien sûr, pour que le monde connaisse l'horreur des conflits, du Cambodge au Vietnam, de Londonderry à Beyrouth. Le regard dont il s'empare exige qu'il le soutienne et qu'il prolonge sa parole : voici la violence, voici la fin de l'espoir, voici ce que les hommes font aux hommes. Mais en même temps, en témoignant, ne renonce-t-on pas au pouvoir d'agir ? L'image arrachée à la misère n'est-elle pas le déni du geste qui secourt ? « *You offer a framed requiem.* » Ces quelques mots donnent toute la visée de l'ouvrage.

Ce qui sauve, peut-être, le témoin de sa faiblesse, c'est la dignité de celui qu'il ne sauvera pas. C'est lui, l'enfant du Biafra, qui répond du photographe impuissant et le rend à son humanité en lui offrant la sienne. On ne voit plus le corps décimé, mais seulement la rectitude d'un regard qui raconte l'infini, un regard qui a saisi dans la durée, non seulement la fin qui le dévore, mais l'avenir de la guerre et la certitude de la déshérence : « *ni sauveur ni prophète / tu es un messenger / McCullin / par-delà les époques / tu récoltes les vestiges / de tous les cataclysmes.* » †